Gabriel-Seigneux de Correvon, Promenade dans les montagnes occidentales du Pays de Vaud, 1737.

La promenade fut effectuée en 1736. Deux éditions courent sur 1737, la seconde ci-dessous, la première sous le titre de : Voïage fait à la fin de juillet 1736 dans les montagnes occidentales du Pays de Vaud. Ce dernier a été édité par le Mercure suisse à Neuchâtel en juillet 1737.

Ce texte a déjà paru de nombreuses fois, par nos soins ou en d'autres éditions. Le passage concernant le Mont-Tendre, premier écrit de notre histoire bibliographique par ailleurs consacré à cette montagne, est des plus intéressants. Si l'on excepte les poésies qui n'ont presque pas de sens commun tant elles sont médiocres, l'ensemble se lit avec plaisir. On prend connaissance non seulement du site, mais aussi de la pensée philosophique de l'auteur qui, là-haut, plane à une altitude incommensurable, voyant les individus tout petits dans leurs villes et villages, menant une vie de société qui n'est pas à la mesure de ce qu'il entrevoit là-haut, c'est-à-dire la présence de l'homme sur cette terre dans ce qu'il a plus noble et de plus évolué.

Chose remarquable, ces impressions, développées à souhait, peuvent se retrouver aujourd'hui encore par chacun sur n'importe quel sommet un peu élevé. On plane. On se promet des choses que l'on ne tient jamais. On philosophe à loisir. On est grand !

Correvon, par ailleurs, si l'on excepte Ruchat qui a lui aussi donné quelques précisions sur notre contrée, mais de beaucoup plus courtes, en 1714, est le premier à traiter de cellec-ci avec force détails. Et si son ascension du Mont-Tendre reste un modèle du genre, le regard précis qu'il jette sur nos Combiers restés au bas de la Vallée, nous offre aujourd'hui encore matière à réflexion. Il y a même rencontré d'aucuns et d'aucunes que l'on peut nommer. Tel ce Joseph Guignard, lapidaire, et ses deux sœurs Judith et Anne-Marie. L'homme n'a donc nullement improvisé. Il a bel et bien fréquenté des êtres en chair et en os qui ont pu lui révéler l'activité créatrice de nos montagnards.

Bref Correvon, tout en étant un cas très lourd sur le plan de la poésie, se révèle un voyageur attentif tout en restant bienveillant. Un homme du dehors, de Lausanne en particulier, qui méritait vraiment d'être reçu avec respect et diligence.

…

Ce fut donc à la pointe du jour suivant, que nous nous mîmes à l'escalader à nouveaux frais & avec la même ardeur que si nous n'avions fait que commencer. Le Montandre[1] nous fit acheter par beaucoup d'impatience le plaisir d'y arriver ; car on n'y parvient que par des sentiers détournés, & même par des contremarches qui semblent souvent éloigner du but. Il nous fallait quelque

[1] Ecrit de telle manière, en clair Mont Tendre !

distraction agréable, & nous la trouvâmes dans une pente assez douce qui devait nous y conduire. C'était vers les cinq heures du matin ; comme elle était tournée au nord, le soleil y jetait ses premiers rayons & cela paraissait encore son petit lever. La rosée était dans toute sa fraîcheur ; mille fleurs étaient embellies de ces gouttes brillantes que les poètes appellent des perles. Ce n'étaient ni fleurs de parterre ni fleurettes de campagne ; mais une multitude de ces précieux vulnéraires qu'on estime partout où ils sont connus.

Tous ces herbages précieux
Que la terre produit par la faveur des Cieux,
Pour nous guérir de nos misères ;
Ces admirables vulnéraires
Qu'un penchant trop licencieux
Pour des mets trop délicieux
Rend aujourd'hui si nécessaires,
Ces simples qu'on vante en tous lieux
Et qui croissaient ici dans le sein des tonnerres
Nous les eûmes devant les yeux.

Quelle idée ne peut-on pas se faire d'un climat qui fournit de si excellentes ressources pour la santé ! L'air seul que nous respirions était capable de faire mourir de faim la faculté. L'aspect en était charmant ; l'émail qui brillait partout était bien plus estimable & non moins varié que celui des parterres de nos fleuristes. Je sentis une véritable joie à la vue de ce trésor ; car c'est ainsi qu'on doit appeler l'abondance de ces productions admirables de la nature en se rappelant tout le bien qu'elles font aux pauvres mortes, & l'heureux privilège qu'a notre nation de pouvoir le communiquer à tant de pays qui en manquent dans l'ancien & le nouveau monde. A cette vue j'abandonnai mon cheval pour les considérer de plus près, quoiqu'entre nous trois, il n'y eut pas de quoi faire un botaniste ; mais j'étais dans le cas d'un jeune novice qui ferait ses premières armes ou qui aurait sa première inclination ; si j'ais été avec un Tournefort, un Haller ou un Linnaeus, je l'aurais suivi dans les endroits les plus escarpés. Je reconnus cependant à bon compte quelques-unes des plantes qui entrent dans la composition de notre thé helvétique. J'en rencontrai plusieurs qui étaient dignes d'être cultivées pour leur beauté, indépendamment de leurs vertus ; j'en vis qui pouvaient le disputer à nos jacinthes ou à nos renoncules ; d'autres avaient l'élégance de l'anémone, la majesté des pyramides : une autre avait l'éclat de l'argent près d'une touffe du plus bel azur. Les formes, les couleurs, une variété inimitable, tout cela régalait nos yeux, tandis que l'air s'embaumait de leurs parfums.

Si je ne vous dis en ce cas
D'un ton savant, d'un air d'emphase

Leurs noms, leurs qualités, je dirai leurs appas
Et le dirai d'un ton d'extase
Qu'en lisant les docteurs, nous n'éprouveriez pas.

Quant à moi, je sentis cette volupté pure que donne le beau & le bon réunis par les mains bienfaisantes de la nature, & je ne sentis pas moins combien leur charmant désordre était supérieur à nos plus riches décorations.

Ainsi je vis céder tout l'art de vos parterres
Au mélange confus de nos chers vulnéraires.

Après en avoir joui tout à notre aise, nous le quittâmes à regret pour un mont aride & hérissé de rocailles. Perché sur la cime la plus élevée, je contemplai avidement le monde & sa gloire. J'éprouvai d'abord cet agréable embarras que donne à l'esprit l'abondance des objets, avant que l'œil soit parvenu à le débrouiller. Je m'y perdais comme on se perd dans la foule, où l'on ne voit rien pour avoir trop de choses devant les yeux. Après une vue générale dans laquelle j'admirais que mon œil, malgré sa petitesse, en embrassât un si grand nombre à la fois, je me fixai, tantôt à ces chaînes majestueuses des Alpes qui forment à notre patrie des remparts redoublés pour sa liberté, tantôt aux divers aspects de ces monts dont les faces variées, comme celles d'un prisme, servent à modifier l'air, à briser ou à diriger les vents, à arrêter & condenser les vapeurs qui s'exhalent de la terre, à former dans leurs intervalles des vallées délicieuses par leur abondance, à produire des sels, des métaux, des minéraux & des plantes qui ont besoin précisément de l'exposition où elles croissent, & surtout des sources intarissables pour nos fontaines & pour nos rivières. Je considérais avec attention la grandeur énorme de ces montagnes & la solidité prodigieuse de leurs bases qui ne laissent pas d'être ébranlées au moindre signe de leur fondateur. De là, passant aux divers pays que je découvrais, ils offraient à mon imagination le plus vaste champ. Dans cette espèce de tableau, je voyais divers peuples, divers langages, diverses religions, tandis qu'il serait si fort à désirer qu'il n'y eut qu'une langue & qu'une croyance qui réunit tous les cœurs sous les lois de leur commun maître ; j'y voyais divers états dont les uns avaient été acquis par les armes, les autres s'étaient formés sous l'étendard de la liberté.

Mes yeux, par les détours de cent lignes obliques
Perçaient dans les états de quatre Républiques[2] *;*
Pénétraient bien avant ceux de trois puissants rois[3]
Qui n'ont jamais troublé le repos de ces bois.
De ce nombre mon cœur donne la préférence
Par une douce expérience

[2] Les républiques de Berne, de Fribourg, de Valais & de Genève.
[3] Les rois de France, de Prusse & de Sardaigne, le second par le Comte de Neuchâtel.

A l'état qui me fait un si charmant loisir[4],
Sous les ordres duquel, content de ma fortune,
De la félicité commune,
Je me plais à jouir.

Au-dessous de nous étaient des nuages, & nous étions heureux qu'ils eussent eu la complaisance de s'abaisser ; c'est une couronne qui ne quitte guère la tête chenue de ces montagnes. Une heure auparavant celle-ci en était couverte & nous n'avions cru voir en arrivant qu'une vaste mer. En peu de moments ils se dispersèrent, comme si dans un théâtre immense, un habile décorateur eut levé la toile ; si ces nuages s'étaient obstinés :

Nous eussions été dans la nue
Sans en avoir plus belle vue ;
Au lieu que dans les airs
Se formaient sous nos pieds les flamboyants éclairs,
Et la foudre grondant au-dessus de vos têtes
Bien au-dessous de nous préparaient des tempêtes.

Voilà, mon cher ami, de quoi justifier ce que je disais tout à l'heure en parlant des simples ; qu'ils croissaient en ces lieux dans le sein des tonnerres. L'air était le plus serein du monde & tout était calme autour de nous ; l'épreuve dont je vous parle n'est pas cependant fabuleuse ; bien des gens l'on faite, & nous la fîmes nous-mêmes au pied de la lettre ; car il tonna & il flamboya vers le soir à la distance de quelques cent toises au-dessous de nous, & là nous pûmes dire sans figure que nous étions au-dessus des météores & des éléments. Mais le matin, la vue était très nette, & tout ce beau pays en particulier était à la discrétion de nos yeux.

Dans ce pays charmant, par centaines épars
Villages & hameaux s'offraient de toutes parts ;
Coteaux des plus riants, bourgs, agréables villes,
Rivières serpentant en des plaines fertiles :
Sept lacs qui nous semblaient gentilles nappes d'eau[5].
Et dont nous eussions cru mettre l'un dans un seau.
Villes qui paraissaient faites pour des pygmées,
Dans un arpent ou deux par des murs enfermées ;
Dans lesquelles pourtant la petite grandeur
Etale bien souvent sa frivole splendeur,
Montre des passions, contrefait l'importante,

[4] L'Etat de Berne.
Note : on comprend bien que Correvon n'avait rien d'un révolutionnaire, un philosophe seulement !
[5] Les lacs des Rousses, de Joux, de Neufchâtel, de Bienne, de Morat, de Bret & de notre fameux lac Léman.

Se flatte de briller par cents endroits divers,
Quoiqu'un point sur la carte, un rien dans l'univers.

Vous comprenez bien sans doute, mon ami, que je parle des villes en général & des goûts qui y règnent comparés aux idées simples de la campagne. Je n'avais pas dessein de moraliser ; mais le moyen de s'en abstenir, en voyant comme du Ciel la folie de tant d'hommes qui se paradent sur cette terre ; car si de cette élévation je prenais quelque idée de la vaste étendue du monde & de la puissance infinie de son auteur, que pouvais-je penser de ces petites créatures, répandues par milliers en des villes, qui, de cette élévation, ne semble être que des fourmilières ? Je me représentais une foule de leurs habitants occupés sans relâche, & peut-être sans mesure, de leurs petits intérêts, se mirant dans leurs plumes ou dans leur mince étalage ; montrant de la dureté pour leurs inférieurs, ou de la hauteur pour leurs égaux, tournant toute leur pénétration à réussir en de petites intrigues, cabalant, remuant toujours & bien souvent sans rien avancer.

En pensant à tout cela & prenant d'un peu loin mon point de vue, je sentais ce qu'on fait rarement à la présence des objets, parce que je n'en étais plus étroudi : je commençai à les envisager sainement, en me laissant là-dessus plus d'une leçon. Je résolus de n'être ni du nombre de ces petits orgueilleux qui se croient grands dans leur petitesse, ni du nombre de ces lâches qui leur encensent & qui souffrent qu'on leur en impose. Je respirais à la fois un air de raison & de liberté. Je conclus que je ne passionnerais pour rien & que je garderais toujours, si je le pouvais, ma philosophie de montagne.

Après les grands objets, nous observâmes sans mépris les plus petits & nous aperçûmes entre deux rochers une petite esplanade ajustée avec deux cercles de gazon bien compassés.

Sur cette simple esplanade
Deux cercles de gazonnade,
Des plaisirs de nos vachers
Semblaient marquer la cadence ;
Et nous crûmes voir leur danse
Tandis que leurs troupeaux paissaient sous les rochers.

Ces bonnes gens s'y rassemblent en effet les jours de fête, & c'est là la salle du bal des fruitiers qui y viennent de une ou deux lieues. Ils y portent des provisions du produit de leurs troupeaux avec quelque peu de vin, car, excepté les jours solennels, ils en font très peu d'usage dans la montagne. Ils placent au milieu du cercle un joueur de violon ou de cornemuse, élevé sur un tréteau, & forment autour de lui une danse ronde & quelques fois double, qu'ils n'interrompent que pour leur frugale collation.

Là, sans guide que la nature,

Ils chantent pourtant en mesure,
S'égayent en mille façons,
Sans imiter de près les bergers de Sicile,
Que nous ont célébré Théocrite & Virgile ;
L'amour a peu de part à leurs douces chansons.

Je dis cela parce qu'ils y vont sans femmes, & que par une espèce de superstition peu galante, ils en ont rarement dans leurs vacheries, quoiqu'ils rapportent dans la plaine le goût que la nature leur a donné.

A quelques centaines de pas de ce belvédère, nous vîmes une ouverture singulière formée sur le revers occidental de cette montagne. Elle n'est guère plus large qu'un double canal de cheminée ; on y jette des pièces de roc qui font retentir à plusieurs reprises des voûtes souterraines d'une profondeur étonnante, où ces pierres roulent de l'une à l'autre avec fracas, en laissant des intervalles durant lesquels elles traversent sans doute de grands espaces & semblent à la fin tomber comme en poussière dans l'eau. On frémit de la profondeur de ce gouffre qu'on juge aller jusqu'aux racines de la montagne, ou même, selon quelques-uns, beaucoup plus bas.

Mais c'est en l'air qu'on nous l'assure ;
Car si jamais dans ses transports
Quelqu'un en prenait la mesure,
Il l'irait porter chez les morts.

On dirait que les animaux en connaissent le péril ; du moins un chien que nous avions avec nous n'en approcha qu'en tremblant. Le plaisir que chacun prend de faire retentir ces vastes abimes a tellement dégarni de cailloux tous ses environs, qu'on est obligé d'en apporter d'assez loin pour l'éprouver.

Ce fut à ce dernier objet que nous nous bornâmes, & quoique nous eussions pu voir d'autres choses qui en étaient dignes, contents des divers spectacles dont nous avions joui, nous ne pensâmes plus qu'au retour & à quitter des lieux qui n'étaient plus riants à l'approche de la nuit. Nous nous hâtâmes à l'ouïe des tonnerres qui semblaient nous menacer ; le trop d'empressement nous égara. C'eut été une merveille si nous avions goûté sans mélange d'inquiétude le plaisir de ce voyage, tandis que tant d'autres sont traversés. Nous avions négligé la précaution de prendre un guide pour passer cette montagne &, ne retrouvant plus la trace que nous avions perdue, nous errâmes quelque temps avec nos chevaux, incertains de notre sort.

De charbonnière en charbonnière
Sans rencontrer de charbonnier
Nous cherchâmes en vain quelque pauvre chaumière
Sans espoir d'en trouver seulement le sentier :

Là, parmi des pierres très dures
Au fond ténébreux des forêts,
Traînant à peine nos montures
En lieu où l'on n'en vit jamais,
Nous crûmes terminer nos tristes aventures
Et cueillir pour lauriers, de funèbres cyprès.

Heureusement, & dans le temps que je m'y attendais le moins, j'aperçus à une grande distance un animal à deux pieds sans plume traversant la broussaille & qui allait nous échapper sans nous avoir aperçu. La nécessité me donna une voix de *stentor* pour l'appeler. Il m'entendit & vint à nous. Nous sortîmes de la montagne avec ce guide qui nous remit de très bonne grâce au chemin ; mais ce ne fut qu'après avoir passé par des endroits aussi escarpés que ceux où vole le cheval de Pégase.

Je ne sais comment s'en tira
Mon cheval, sans avoir des ailes,
Ni comme en ces routes cruelles
Son pauvre maître n'expira.
N'allons pas chercher des traverses
Dont nos corps sont sitôt lassés,
Il est tant de peines diverses
Nous en aurons toujours assez.

Voilà des vers où se peignent le dépit & la lassitude. Vous avez souhaité une relation libre & sans prétention de ma promenade & la voilà toute fraîche, puisque c'est du surlendemain de notre retour. Recevez-là comme un bouquet des fleurettes de nos montagnes cueillies par les mains de l'amitié.

* * *